

SOFIA NEWS

SEMAINE DE LA DÉMOCRATIE

Les classes de 7P à 11VP ont eu la chance de participer à la Semaine de la démocratie organisée par le Château de Prangins, musée national suisse. Tout au long de cette expérience enrichissante, les élèves ont exploré de manière ludique et concrète le fonctionnement de notre démocratie directe, en particulier le rôle essentiel de l'initiative populaire. Au fil d'ateliers interactifs et de mises en situation, ils ont appris comment une idée peut devenir une proposition soumise au vote du peuple, et quelles sont les étapes nécessaires à ce processus démocratique unique au monde. Discussions, débats et simulations de votes ont rythmé cette semaine citoyenne placée sous le signe de la participation et du respect des opinions de chacun.

Un moment fort est venu couronner l'expérience: les élèves de 7P et 8P ont eu la chance d'être interviewés par la TSR! Ils ont ainsi pu partager leurs découvertes et leurs impressions face aux caméras, avec sérieux et enthousiasme.

Une belle expérience qui a permis à nos jeunes citoyens de comprendre concrètement les valeurs et les mécanismes de la démocratie suisse, tout en développant leur sens critique et leur engagement pour le bien commun.



DE JOLIES NOUVELLES



Une belle nouvelle est venue illuminer notre quotidien : Ernest est né ! Nous lui souhaitons la bienvenue dans ce monde, plein de découvertes, de douceur et d'amour. Félicitations aux heureux parents !

UAPE: LES SORTIES CULTURELLES DU MERCREDI



Chaque mercredi après-midi, les élèves de l'UAPE participent à une sortie culturelle et de découverte, l'occasion d'explorer de nouveaux lieux, d'apprendre autrement et de s'ouvrir au monde qui les entoure. Ces moments privilégiés permettent aux enfants de développer leur curiosité, leur autonomie et le plaisir de découvrir ensemble.



“APPRENDRE À PENSER PAR SOI-MÊME”: PEUT-ON PENSER SEUL?

VALÉRIE BEAUVERD

Souvent, on entend dire qu’il faut « apprendre à penser par soi-même ». Mais cette formule, séduisante en apparence, reste vide de sens si elle n’est pas nourrie par le savoir. Penser véritablement exige de se confronter aux connaissances que l’humanité a accumulées: en histoire, en philosophie, en sciences, en arts... et en sciences politiques.

Les sciences politiques ne sont pas une simple discipline théorique ou abstraite: elles constituent une véritable science des outils du politique. Elles analysent les institutions, les mécanismes de décision, les relations de pouvoir, les processus électoraux, les droits et devoirs des citoyens, mais aussi les enjeux sociaux et économiques qui façonnent la vie publique. C’est grâce à cette discipline que l’on comprend ce que signifie être citoyen, non comme un rôle abstrait, mais comme un exercice concret et éclairé de ses droits et responsabilités.

Comme le souligne Pierre Rosanvallon, historien et politiste : « *La citoyenneté ne se réduit pas à l’exercice d’un droit ; elle implique une compréhension active des règles, des institutions et des pratiques politiques qui rendent cet exercice possible.* »

Ainsi, apprendre à être citoyen n’est pas seulement une question d’attitudes ou de valeurs, mais un apprentissage concret qui passe par la connaissance des outils et des logiques politiques. C’est dans cette rencontre avec le savoir politique que se construit la capacité à juger, décider et agir en citoyen responsable.

Il est courant de penser que l’école devrait avant tout enseigner la morale ou l’éthique, afin de former de « bons citoyens ». Cette approche met l’accent sur les attitudes et les comportements « corrects ». Pourtant, elle reste insuffisante, et peut même devenir toxique, si elle n’est pas reliée aux savoirs concrets.

Devenir un citoyen éclairé, capable de participer activement à la vie démocratique, ne se réduit pas à suivre aveuglément ce qui est considéré comme « juste » par un système ou un modèle politique. L’histoire et les sciences politiques montrent que ce qui est défini comme juste par un pouvoir ou une loi peut parfois être injuste, discriminatoire ou contraire aux droits fondamentaux.

C’est pourquoi, parfois et selon les contextes, c’est la désobéissance citoyenne, réfléchie et informée qui devient un outil essentiel de la révolte et du progrès social.

Les sciences politiques, l’histoire, la philosophie et l’économie offrent les outils indispensables pour analyser ces situations, comprendre les mécanismes en jeu et agir avec discernement. Sans cette base de savoir, la morale et l’éthique restent abstraites et risquent de se transformer en simples injonctions, incapables de guider des décisions réellement justes.

Ainsi, le rôle fondamental de l’école n’est pas de dicter ce que les élèves doivent penser, mais de leur transmettre les outils nécessaires pour développer, plus tard, leur propre pensée. À leur âge, il ne s’agit pas encore de forger des jugements pleinement autonomes, mais de leur offrir l’accès aux savoirs accumulés par l’humanité, qui serviront de fondation solide.

Ces savoirs ne sont pas de simples informations à retenir, mais des instruments, des outils pour comprendre le monde, analyser les situations complexes et nourrir la réflexion critique. C’est grâce à cette base que les élèves, lorsqu’ils seront plus âgés, pourront penser de manière éclairée, juger des situations avec discernement et participer activement à la vie citoyenne.

En d’autres termes, apprendre à connaître les outils du savoir est la première étape pour devenir un citoyen capable de penser, décider et agir, et non une simple répétition d’attitudes ou de règles abstraites.

C’est pour cette raison qu’à Sofia, des disciplines comme la philosophie, l’histoire et la culture générale occupent une place importante dans le programme. Ces matières ne se limitent pas à la transmission de faits ou de dates : elles sont conçues pour donner aux élèves les clés pour comprendre le monde, réfléchir sur les sociétés et se préparer à exercer leur citoyenneté de manière éclairée.

Il est important de souligner encore que l’école n’a jamais pour objectif de dire aux élèves ce qu’ils doivent penser. Au contraire, sa mission est de rester neutre et impartiale, afin de créer un espace où chaque enfant peut explorer les idées, poser des questions et construire, petit à petit, sa propre réflexion. Cette neutralité n’est pas un vide pédagogique: elle est un cadre indispensable qui protège la liberté.

En réalité, « apprendre à penser par soi-même » n’a de sens que si l’on s’appuie sur des savoirs, des expériences et des outils solides, soit si l’on réfère à l’autre. La pensée ne naît jamais dans le vide ou toute seule: elle se construit toujours en relation avec ce que d’autres ont découvert, analysé et expérimenté avant nous. On ne pense jamais seul.



HALLOWEEN À L'ÉCOLE



L'École a célébré Halloween comme il se doit! Sorcières, vampires, citrouilles et fantômes ont envahi les couloirs pour une journée placée sous le signe du plaisir... et des frissons !

Les élèves du primaire ont vécu une journée complète d'activités terrifiantes : défilé de costumes, ateliers créatifs et dégustations monstrueuses. Les secondaires ont rejoint la fête l'après-midi, tandis que les élèves de maturité ont profité de deux heures pour se glisser eux aussi dans la peau de personnages effrayants.

Chacun a joué le jeu avec enthousiasme : les déguisements rivalisaient d'imagination, entre zombies grimaçants et princesses gothiques. Après une généreuse distribution de bonbons, les élèves ont savouré une délicieuse soupe à la courge, suivie de desserts chocolatés et effroyablement bons.

La journée s'est clôturée en beauté, et en musique, avec une grande boom pour les plus jeunes, entre rires, danses et éclats de peur simulée. Une journée mémorable, pleine de plaisirs partagés, d'émotions fortes et de petites peurs bienveillantes, qui a une fois de plus montré l'esprit de camaraderie et la créativité de nos élèves !



UAPE DES VACANCES D'OCTOBRE



Les enfants de l'UAPE ont vécu deux semaines de vacances d'octobre riches en apprentissages, en créativité et en émerveillement.

La première semaine était entièrement consacrée à l'art. Les enfants ont eu la chance de visiter plusieurs musées et de participer à des ateliers pratiques qui leur ont permis d'expérimenter différentes techniques artistiques. Guidés par notre enseignant d'arts visuels, Radu Dumitru, ils ont exploré la couleur, la matière et la forme avec curiosité et enthousiasme. Un grand merci à lui pour son engagement et sa créativité, qui ont fait de cette semaine un moment inoubliable et inspirant !

La deuxième semaine a conduit les enfants dans un véritable voyage autour du monde. Du Musée d'ethnographie à la découverte des insectes exotiques du Papiliorama, en passant par une immersion dans la culture chinoise, chaque jour a été une nouvelle étape pleine de surprises. Les enfants ont ainsi découvert la richesse des cultures, des traditions et de la nature à travers des activités variées et ludiques.

Entre exploration artistique et ouverture sur le monde, ces deux semaines ont illustré à merveille la mission de l'UAPE : offrir aux enfants des moments à la fois éducatifs et joyeux, qui nourrissent leur curiosité et leur goût de la découverte.





UN MOIS, UN CLASSIQUE ARTHUR BILLEREY - LES PÉDONCULÉS ÉLÉMENTAIRES

QUENTIN MOURON

Il est une tradition poétique qui n'est ni épique, ni lyrique. De Parménide à Hölderlin, en passant par Lucrèce ou Dante, et jusqu'à certaines tentatives contemporaines, cette poésie s'attache à la profération de l'être, pardon d'être pédant. Mais l'être n'est pas une abstraction, c'est au contraire la chose la plus concrète qui soit, et que l'on approche tant dans la vie quotidienne qu'avec les outils spéculatifs de l'époque : la mythologie ou la physique, les mathématiques ou la biologie. Si l'Univers est en expansion continue, la connaissance que l'on en a aussi. Et le poète est toujours pris dans un certain système de compréhension de l'être ; levant les yeux au ciel, il ne voit plus la même chose que Dante ou Parménide, il ne peut s'empêcher de deviner les étoiles lointaines, plus grosses que le soleil, les galaxies nombreuses, les trous noirs, tout le fol enchevêtrement que notre pensée peine à étreindre, et duquel le reste de notre corps n'approchera jamais.

Homo cosmogonus

Mais s'il lève les yeux au ciel, le poète n'en a pas moins les pieds sur Terre : ce sol originel, qui est le sien, et auquel il revient alourdi de tout ce qu'il voit, terrifié parfois. C'est le cri de Pascal : « Le silence éternel des espaces infinis m'effraie. » Cet effroi, c'est l'humain. Car l'infini de l'être n'est pas seulement contemplé, mesuré, calculé, il est éprouvé par cet existant – et qui n'est existant, dira à peu près Heidegger, qu'en tant qu'il éprouve l'être en même temps qu'il est éprouvé par lui. Le recueil d'Arthur Billerey, Les Pédoncules élémentaires, articule parfaitement ces deux dimensions : dire l'être et se dire à travers lui, l'approcher par les grandes lunettes de la science contemporaine et par les gestes les plus quotidiens. Le recueil s'ouvre en-deça de tous les règnes du vivant :

*tige minérale végétale animale
à la tête affolée fleuve et nerveuse*

*tige solitaire souterraine sanguine
au pied marin mourant d'envie de large*

Mais cet affolement primordial ne serait qu'effondrement dans le silence s'il n'empêchait pas de dormir le poète, qui est ni plus ni moins qu'un homme et, plus encore : un morceau de l'univers, qui ne se contente pas de le réfléchir, mais qui y vit, qui y rêve, qui y souffre – et qui, le soir, étreint tant par l'infinité du monde que par le tracass quotidien, tremble un peu dans son lit, la tête lourde, sans pouvoir s'endormir. La réalité humaine et la réalité mondaine ne sont pas deux choses séparées, comme un certain schématisme épistémologique tend à nous le faire penser. Nous sommes mélangés, parties d'un tout incertain, expansif, menaçant, mais dont nous ne saurions être séparés. Aussi, le poète peut-il demander, le soir :

*d'où est venu le premier pleur de l'Univers
et quelle corde s'est brisée*

*chaque appui est devenu fragile
depuis qu'une étoile est née*

Et se convaincre que la fragilité n'est pas seulement celle de sa vie, qu'elle est celle de toute vie, et qu'il n'y a rien en nous qu'il n'y ait aussi hors de nous, rien en l'homme qui ne soit en même temps au monde, ni les pleurs, ni les pensées, ni les soupirs. Et si la forme varie d'un existant à l'autre, c'est une différence de degré qui ne dit rien contre ces forces fondamentales qui les travaillent et les relient.

Billerey passe sans arrêt d'une dimension à l'autre, d'une taille à l'autre, mais il suit ce fil invisible qui tend à relier la Terre et le reste de l'Univers, l'infiniment grand et l'infiniment petit, le cosmos dans son extension froide et l'homme dans l'intimité de ses éruptions :

*dehors chaque goutte d'eau
ressemble à un débris spatial*

*dedans chaque doute guette
le satellite abîmé et glacial*

Cosmos et logos

Contre le divorce artificiel entre l'humanité et son environnement, entre la culture et la nature, Billerey récuse également la différence intra-culturelle entre les mots qui relèvent de la science, ceux qui relèvent de la poésie et ceux qui relèvent de la vie ordinaire. Les registres de langue ne sont que la structure rigide de celui qui, déjà, s'efforçait de se rassurer en se pensant comme distinct du monde, empire dans un empire, comme disait le philosophe à la célèbre cape. Puisqu'une telle distinction n'a plus lieu d'être, alors autant s'affranchir de l'insularité du discours poétique, et laisser tous les mots du monde entrer en lui, le féconder, et c'est sans doute pour cela que ma partie préférée des quatre moments – je n'ose écrire chapitre – est le quatrième, pour son intitulé si sobre : « Ce n'est pas mal ici » et qui commence ainsi :

*ce n'est pas mal ici
il y a beaucoup de liens*

*autant de lieux entraperçu
que de poils de chien*

Car le lieu de l'être, ce n'est pas quelque arrière-monde indicible, mais c'est partout, dans tous les ceci, dans tous les cela, toutes les couvertures recouvertes de poils de chien et les plages au coucher du soleil, où l'on boit, pleure ou fait l'amour, et ce sont aussi les trous noirs qui n'en finissent jamais de se vomir, et les cris rauques de l'ivrogne sur la grève, et les étoiles des poètes et des astrophysiciens. « J'ai tenté l'expérience de mêler l'Univers et le lien », écrit Arthur Billerey. Et si cette expérience est réussie, sans rien retrancher au talent de l'auteur, c'est parce que le monde est tout d'un seul tissu, où luisent ensemble les poils blancs de la chienne et les étoiles filantes.





LE COIN DES CURIEUX: HONNEUR À LA VIE EN COLLECTIVITÉ! (ET SI ON CHANGEAIT DE POINT DE VUE?)

VALENTIN BLEIN

L'INSULTE COMME FONDEMENT DE LA CIVILISATION

Difficile à croire à une époque où les paroles indélicates échangées sur les réseaux sociaux font des ravages... Et pourtant, du point de vue anthropologique qu'on trouve notamment chez le sociologue Norbet Elias, l'insulte serait un progrès majeur de la civilisation, au sens où passer des coups aux mots est une étape indéniablement cruciale vers l'harmonie sociale. Il n'en a pas toujours été ainsi et, quand on parcourt la littérature très ancienne, il n'est pas rare de lire que le héros utilise la brutalité physique la plus extrême comme premier secours à toute contrariété.

Pourtant déjà chez Homère (Iliade, chant I, 188 svv.) on sent poindre le « progrès », quand Athéna exhorte ainsi un Achille remonté :

« Insulte-le de tes mots, dis-lui tout ce que tu veux, mais retiens ta main. » Et Achille d'arroser copieusement le roi Agamemnon : « Ivrogne, toi qui as les yeux de chien et le cœur de cerf ! Jamais tu n'as eu le courage d'aller combattre avec ton peuple (...) »

C'est bien cette retenue du physique au profit du langagier – ce triomphe du logos, en quelque sorte – qui semble être l'un des ingrédients fondateurs de la civilisation, pour ne pas dire de la civilité, du civisme !

Cet encadré n'invite évidemment pas à s'insulter, ni à banaliser la parole blessante! Il cherche simplement à rappeler que l'humanité a dû apprendre, au fil des siècles, à transformer la violence en langage. Ainsi, même s'il vaut clairement mieux injurier que massacrer, la maîtrise de soi, l'écoute et le respect restent les vraies marques de la civilisation.

À l'heure où les mots s'échangent trop vite et trop fort, savoir quand parler — et quand se taire — est sans doute la plus haute forme de maturité.

LE CONFLIT : UN MAL NÉCESSAIRE ?

Dans une époque qui célèbre la bienveillance et le dialogue apaisé, le mot "conflit" fait peur. Il évoque la discorde, la colère, la rupture. Et pourtant, sans conflit, aucune société, ni même aucune relation humaine, ne pourrait réellement progresser.

Les sociologues comme Georg Simmel l'ont montré: le conflit n'est pas l'opposé de la société, il en est l'un des moteurs. C'est par lui que s'expriment les tensions, que se révèlent les différences, et qu'émerge, parfois, une nouvelle forme d'équilibre. Autrement dit, ce n'est pas l'absence de conflit qui fait la paix, mais la manière de le traverser.

Regardons les enfants: leur désaccord est souvent bruyant voire brutal, mais il porte la trace d'un apprentissage essentiel, celui de la limite et du point de vue d'autrui. Apprendre à se disputer sans se détruire, à s'opposer sans exclure, c'est déjà faire société.

Les anciens Grecs, qui n'avaient pas peur des paradoxes, voyaient dans la *stasis* (la discorde) une force vitale du politique. Car là où tout le monde pense pareil, plus rien ne bouge. La différence, même douloureuse, pousse à réfléchir, à s'ajuster, à inventer d'autres manières de coexister.

Voltaire l'avait bien compris, à sa manière ironique, lorsqu'il faisait dire à Pangloss, dans *Candide*, que «tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles». Derrière la satire, il dénonçait justement cette illusion d'un monde sans heurts, sans contradiction, où la pensée critique se dissout dans la satisfaction.

Sans conflit, pas d'humanisme, car c'est dans la remise en question, dans la friction des idées, que naissent la tolérance, la raison et la liberté.